

CHARCAS, ou Santa Maria de las Charcas, bourgade très-considérable, siège d'une Diputacion de minas.

CATORCE, ou la Purissima Concepcion de Alamos de Catorce, une des mines les plus riches de la Nouvelle-Espagne. Le *Real* de Catorce n'existe cependant que depuis l'année 1773, où Don Sebastian Coronado et Don Bernabe Antonio de Zepeda découvrirent ces filons célèbres qui produisent annuellement pour la valeur de plus de 18 à 20 millions de francs.

MONTEREY, siège d'un évêché, dans le petit royaume de Léon.

LINARES, dans ce même royaume, entre le Rio Tigre et le grand Rio Bravo del Norte.

MONCLOVA, poste militaire (*presidio*), capitale de la province de Cohahuila, résidence d'un gouverneur.

SAN ANTONIO DE BEJAR, capitale de la province de Texas, entre le Rio de los Nogales et le Rio de San Antonio.

XI. INTENDANCE DE DURANGO.

Population en 1803 : 159,700.

Étendue de la surface en lieues carrées :

16,873.

Habitans par lieue carrée : 10.

CETTE intendance, plus connue sous le nom de la Nouvelle-Biscaye, appartient, comme la Sonora et le Nuevo Mexico (qu'il nous reste à décrire), aux *provincias internas occidentales*. Elle occupe une étendue de terrain plus considérable que les trois royaumes réunis de la Grande-Bretagne, et cependant sa population totale excède à peine celles des deux villes de Birmingham et de Manchester, prises ensemble. Sa longueur, du sud au nord, depuis les célèbres mines de Guarisamey jusqu'aux montagnes de Carcay, situées au nord-ouest du presidio de Yanos, est de 232 lieues : sa largeur est très-inégale, et, près du Parral, à peine de 58 lieues.

La province de Durango ou de Nueva Biscaya, confine, au sud, à la Nueva Galicia,

c'est-à-dire, aux deux intendances de Zacatecas et de Guadalajara; au sud-est, à une petite partie de l'intendance de San Luis Potosi; à l'ouest, à celle de la Sonora: mais au nord, et surtout à l'est, sur une lisière de plus de 200 lieues, elle est limitrophe d'un pays inculte, habité par des Indiens guerriers et indépendans. Les Acoclames, les Cocoyames et les Apaches Mescaleros et Faraones occupent le Bolson de Mapimi, les montagnes de Chanate, et celles de los Organos, sur la rive gauche du Rio grande del Norte. Les Apaches Mimbrenos se tiennent plus à l'ouest, dans les ravins sauvages de la Sierra de Acha. Les Cumanches et les tribus nombreuses des Chichimèques, que les Espagnols comprennent sous le nom vague de Mecos, inquiètent les habitans de la Nouvelle-Biscaye, et les forcent à ne voyager que bien armés et en caravanes. Les postes militaires (*presidios*) dont on a garni les vastes frontières des *provincias internas*, sont trop éloignés les uns des autres pour pouvoir empêcher les incursions de ces sauvages, qui, semblables aux Bédouins du désert, connoissent toutes les ruses de la petite guerre. Les Indiens

Cumanches, ennemis mortels des Apaches, dont plusieurs hordes vivent en paix avec les colons espagnols, sont les plus redoutables aux habitans de la Nouvelle-Biscaye et du Nouveau-Mexique. Comme les Patagons du détroit de Magellan, ils ont appris à dompter les chevaux, devenus sauvages dans ces régions, depuis l'arrivée des Européens. Des voyageurs instruits assurent que les Arabes ne sont pas des cavaliers plus agiles et plus lestes que les Indiens Cumanches. Aussi, depuis des siècles, les derniers parcourent-ils des plaines qui, entrecoupées de montagnes, leur offrent la facilité de se mettre en embuscade pour surprendre les passans. Les Cumanches, comme presque tous les sauvages errans dans les savanes, ignorent leur patrie primitive. Ils ont des tentes de cuir de buffle, dont ils ne chargent pas leurs chevaux, mais de grands chiens qui accompagnent la tribu errante. Cette circonstance, déjà citée dans le journal manuscrit du voyage de l'évêque Tamaron,

¹ *Diario de la visita diocesana del Ilustrissimo Señor Tamaron, obispo de Durango, hecha en 1759 y 1760. (Manuscrit.)*

est très-remarquable ; elle rappelle des habitudes analogues parmi plusieurs peuplades de l'Asie boréale. Les Cumanches se font d'autant plus craindre par les Espagnols, qu'ils tuent tous les prisonniers adultes, et ne laissent vivre que les enfans, qu'ils élèvent avec soin pour s'en servir comme d'esclaves.

Le nombre des Indiens guerriers et sauvages (*Indios bravos*) qui infestent les frontières de la Nouvelle - Biscaye, a un peu diminué depuis la fin du dernier siècle. Ils tentent moins souvent de pénétrer dans l'intérieur du pays habité pour piller et pour détruire les villages espagnols. Cependant leur acharnement contre les blancs est resté constamment le même ; il est l'effet d'une guerre d'extermination entreprise par une politique barbare, et soutenue avec plus de courage que de succès. Les Indiens se sont concentrés vers le nord, dans le Moqui et dans les montagnes de Nabajoa, où ils ont reconquis un terrain considérable sur les habitans du Nouveau-Mexique. Cet état de choses a eu des suites funestes qui se feront sentir pendant des siècles, et qui sont bien dignes d'être examinées. Ces guerres ont,

sinon détruit, du moins éloigné l'espoir d'amener ces hordes sauvages à la vie sociale par la voie de la douceur. L'esprit de vengeance et une haine invétérée ont élevé une barrière presque insurmontable entre les Indiens et les blancs. Beaucoup de tribus d'Apaches, de Moquis et de Yutas, désignées sous la dénomination d'Indiens de paix (*Indios de paz*), sont fixées au sol, réunissent leurs cabanes, et cultivent du maïs. Ils auroient moins d'éloignement peut-être à se réunir aux colons espagnols, si parmi ceux-ci ils trouvoient des Indiens mexicains. L'analogie de mœurs et d'habitudes, la ressemblance qui existe non dans les sons, mais dans le mécanisme et dans la structure générale des langues américaines, peuvent devenir des liens puissans entre des peuples d'une même origine. Une sage législation parviendrait peut-être à effacer le souvenir de ces temps barbares où, dans les *provincias internas*, un caporal ou un sergent faisoit avec ses braves la chasse des Indiens, comme on fait une battue de bêtes fauves. Il est probable que l'homme à teint cuivré se résoudroit plutôt à vivre dans un village habité par des indi-

vidus de sa race, qu'à se réunir aux blancs qui le maîtrisent avec hauteur. Mais nous avons vu plus haut, dans le sixième chapitre, que malheureusement, dans la Nouvelle-Biscaye comme dans le Nouveau-Mexique, il n'y a presque pas d'Indiens cultivateurs de race aztèque. Dans la première de ces provinces, il n'existe pas un seul individu tributaire; tous les habitans sont *blancs*, ou du moins se considèrent comme tels. Tous croient avoir le droit de placer le titre de *Don* devant leur nom de baptême, ne fussent-ils que ce que, dans les îles françoises, par un raffinement d'aristocratie qui enrichit les langues, on nommoit de *petits blancs* ou des *messieurs passables*.

Cette lutte contre les indigènes, qui a duré pendant des siècles; la nécessité dans laquelle se trouve le colon retiré dans une ferme isolée, ou voyageant par des déserts arides, de veiller sans cesse à sa propre sûreté, de défendre son troupeau, ses foyers, sa femme, ses enfans même contre les incursions des Indiens nomades; en un mot, cet état de nature, conservé au milieu des apparences d'une ancienne civilisation, donne au caractère

des habitans du nord de la Nouvelle-Espagne une énergie, j'ose dire une trempe particulière. A ces causes se joignent sans doute la nature du climat, qui est tempéré, un air éminemment salubre, la nécessité du travail dans un sol moins riche et moins fertile, le manque total d'Indiens et d'esclaves que les blancs pourroient employer pour se livrer impunément à l'oisiveté et à la paresse. Dans les *provincias internas*, le développement des forces physiques est favorisé par une vie singulièrement active, et qui se passe en grande partie à cheval. Il l'est surtout par les soins qu'exigent les nombreux troupeaux de bêtes à cornes, qui, presque sauvages, errent dans les savanes. A cette force d'un corps sain et robuste se joignent la force de l'âme et une heureuse disposition des facultés intellectuelles. Ceux qui dirigent les établissemens d'éducation dans la ville de Mexico, ont observé depuis long-temps que les jeunes gens qui se sont distingués par des progrès rapides dans les sciences exactes, étoient en grande partie originaires des provinces les plus septentrionales de la Nouvelle-Espagne.

L'intendance de Durango occupe l'extrémité septentrionale du grand plateau d'Anahuac, qui s'abaisse au nord-est vers les bords du Rio grande del Norte. Les environs de la ville de Durango ont cependant encore, d'après les mesures barométriques de Don Juan Jose de Oteyza, plus de 2000 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Le sol paroît même conserver cette grande élévation jusque vers Chihuahua; car c'est la chaîne centrale de la Sierra Madre, qui (comme nous l'avons indiqué dans le tableau physique général du pays¹), près de San Jose del Parral, se dirige au nord-nord-ouest vers la Sierra Verde et la Sierra de las Grullas.

On compte, dans la Nueva Biscaya, une cité ou *ciudad* (Durango), six *villas* (Chihuahua, San Juan del Rio, Nombre de Dios, Papatquiari, Saltillo et Mapimi), 199 villages ou *pueblos*, 75 paroisses ou *paroquias*, 152 fermes ou *haciendas*, 37 missions et 400 cabanes ou *ranchos*.

¹ Voyez dans le troisième Chapitre, T. I, p. 283.

Les endroits les plus remarquables sont:

DURANGO ou Guadiana, résidence d'un intendant et d'un évêque, dans la partie la plus méridionale de la Nouvelle-Biscaye, à 170 lieues de distance, en ligne droite, de la ville de Mexico; à 298 lieues de distance de la ville de Santa-Fe. La hauteur de la ville est de 2087 mètres. Il y tombe souvent de la neige, et le thermomètre (sous les 24° 25' de latitude) y descend jusqu'à 8° au-dessous du point de la congélation. Entre la capitale, les *habitations* del Ojo et del Chorro, et la petite ville de Nombre de Dios, s'élève, au milieu d'un plateau très-uni, un groupe de rochers couverts de scories, appelé la *Breña*. Ce groupe, de forme grotesque, qui a, du nord au sud, 12 lieues de long, et de l'est à l'ouest, 6 lieues de large, mérite particulièrement de fixer l'attention des minéralogistes. Les rochers qui constituent la Breña sont d'amygdaloïde basaltique, et paroissent soulevés par le feu volcanique. M. Oteyza a examiné les montagnes voisines, et surtout celle du Frayle, près de l'hacienda

de l'Ojo. Il a trouvé sur sa cime un cratère de près de 100 mètres de circonférence, et de plus de 50 mètres de profondeur perpendiculaire. C'est aussi dans les environs de Durango que se trouve, isolée dans la plaine, cette énorme masse de fer malléable et de nickel, qui, dans sa composition, est identique avec l'aérolithe tombé en 1751 à Hraschina, près d'Agram, en Hongrie. Le savant directeur du *Tribunal de Minería de Mexico*, Don Fausto d'Elhuyar, m'en a communiqué des échantillons que j'ai déposés dans différens cabinets d'Europe, et dont MM. Vauquelin et Klaproth ont publié l'analyse. On assure que cette masse de Durango pèse près de 1900 myriagrammes, ce qui est 400 de plus que l'aérolithe découvert à Olumpa, dans le Tucuman, par M. Rubin de Celis. Un minéralogiste distingué, M. Frédéric Sonneschmidt¹, qui a parcouru une beaucoup plus grande partie du Mexique que moi, a aussi reconnu, en 1792, dans l'intérieur de la ville de Zacatecas, une masse de fer malléable, d'un

¹ *Gazeta de Mexico*, T. V, p. 59.

pois de 97 myriagrammes. Il l'a trouvée, dans ses caractères extérieurs et physiques, entièrement analogue au fer malléable décrit par le célèbre Pallas. La Population de Durango est de 12,000.

CHIHUAGUA, résidence du capitaine général des provincias internas, entourée de mines considérables, à l'est du grand Real de Santa Rosa de Cosiquiriachi. Population de 11,600.

SAN JUAN DEL RIO, au sud-ouest du lac de Parras. Il ne faut pas confondre cette ville avec l'endroit qui porte le même nom dans l'intendance de Mexico, et qui est situé à l'est de Queretaro. Population de 10,200.

NOMBRE DE DIOS, ville considérable sur le chemin des fameuses mines de Sombrerete à Durango. Population de 6800.

PAPASQUIARO, petite ville au sud du Rio de Nasas. Population de 5600.

SALTILLO, sur les confins de la province de Cohahuila et du petit royaume de Léon. Cette ville est entourée de plaines arides, dans lesquelles le voyageur souffre beaucoup du manque de sources. Le plateau sur lequel le Saltillo est situé, descend

vers Monclova, le Rio del Norte et la province de Texas, où, au lieu du blé d'Europe, on ne trouve que des champs couverts de cactus. Population de 6000.

MAPIMIS, avec un poste militaire (*presidio*), à l'est du Cerro de la Cadena, sur la lisière du terrain inculte appelé Bolson de Mapimi. Population de 2400.

PARRAS, près d'un lac de ce nom, à l'ouest du Saltillo. Une espèce de vigne trouvée sauvage dans ce beau site, lui a fait donner, par les Espagnols, le nom de *Parras*. Les conquérans y ont transplanté la vitis vinifera de l'Asie, et cette nouvelle branche d'industrie y a très-bien réussi, malgré la haine que les monopolistes de Cadix ont jurée depuis des siècles à la culture de l'olivier, de la vigne et du mûrier dans les provinces de l'Amérique espagnole.

SAN PEDRO DE BATOPILAS, jadis très-célèbre par la grande richesse de ses mines, à l'ouest du Rio de Conchos. Population de 8000.

SAN JOSE DEL PARRAL, résidence d'une *Deputacion de minas*. Le nom de ce *Real* dérive, comme celui de la ville de Parras,

du grand nombre de ceps de vigne sauvage qui couvroient la campagne lors de la première arrivée des Espagnols. Population de 5000.

SANTA ROSA DE COSIGUIRIACHI, entourée de mines d'argent, au pied de la Sierra de los Metates. J'ai vu un mémoire très-récent de l'intendant de Durango, dans lequel la population de ce *Réal* étoit portée à 10,700.

GUARISAMEY, mines très-anciennes, sur le chemin de Durango à Copala. Population de 3800.

BIBLIOTECA CENTRAL
D.A.N.L.